

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°35

Dix-huitième année – premier semestre 2014 2015



Atelier Lecture d'Alcibiade majeur de Platon

Ont participé à l'atelier animé par Jacqueline et Erik : Aline, Christine, Denise, Dominique, Jean Pierre, Madeleine, Patrick, Paul, Pierrette.

CR séance 1

1) Tour de table : questions, impressions :

Certains ont été conquis par la façon dont Platon fait progresser la recherche

D'autres estiment que la partie est trop inégale entre un inculte falot de 19 ans et un philosophe de 40 ans qui embarque le premier et les lecteurs dans sa dialectique moins valide qu'il n'y paraît.

Les animateurs font remarquer que les objections d'Alcibiade sont fortes, qu'il est bien traité par Socrate, que le texte invite le lecteur à s'identifier et à Socrate et à Alcibiade, qu'il s'agit d'un texte sur la politique distinguant celle-ci (qui concerne les fins) de tous les savoir-faire (où il n'est question que de moyens).

2) Lecture d'une page et demie (109c-110d) : La connaissance du juste et de l'injuste s'acquiert soit par l'enseignement soit par une recherche, à condition d'être conscient qu'on ne les connaît pas, Alcibiade n'ayant suivi ni l'une ni l'autre voie, ne peut savoir ce que sont le juste et l'injuste. Or il prétend avoir compétence en la matière.

A la dichotomie socratique Alcibiade objecte qu'il a, enfant, fait l'expérience de l'injustice, ce qui est un argument fort, résonnant en nous : n'est-ce pas en expérimentant l'injustice qu'on découvre ce qu'est la justice ?

Peut-être, mais faire l'expérience de quelque chose ce n'est pas en avoir un savoir.

3) Lecture de deux pages et demie (110d-112d) : Nouvelle objection d'Alcibiade : c'est, comme de parler le grec, de « tout le monde » qu'il a acquis la connaissance du juste et de l'injuste. Le problème c'est que « tout le monde » n'est pas d'accord sur ce que sont le juste et l'injuste. C'est même là la cause des guerres, ce qui disqualifie le « maître » invoqué par Alcibiade.

Le « tout le monde » du texte désigne l'origine conventionnelle du juste et de l'injuste. Deux points de vue à ce sujet nous ont longuement retenus :

Celui affirmant que toutes les valeurs sont conventionnelles, qu'elles diffèrent selon les cultures, les sociétés et leur histoire, et sont par suite relatives.

Celui affirmant qu'on peut fonder et connaître par la raison des valeurs, lesquelles par là se révèlent universelles, susceptibles d'un accord non réductible à de l'historique, du culturel ou de l'affectif. Ainsi constate-t-on qu'en sciences il y a de l'universel, qu'en sciences si on débat, on ne se bat pas, on n'en vient pas aux mains. Et dans le domaine politique ? Pour Platon l'homme peut accéder concernant le champ du politique à des connaissances valant universellement. Plus près de nous, l'apport de Rousseau c'est d'avoir fondé rationnellement dans le Contrat social ce qui doit être voulu par tous et pour tous.

Dans un courriel adressé aux deux animateurs, Jean Pierre se demande : « N'aurions nous pas dû informer honnêtement nos amis qu'en face de la philosophie d'inspiration platonicienne qui a dominé jusqu'au 20ème siècle, il y a aussi, depuis Démocrite, une philosophie matérialiste et pragmatique, athée ou agnostique, qui doute de l'existence de valeurs universelles dans leur version platonicienne? Voir Montaigne, d'Holbach, Nietzsche, Levi Strauss, Edgar Morin, Popper, Onfray, Comte-Sponville, et d'autres contemporains moins connus comme Thierry Multeau, Philippe Descola, John Dewey. Ne serait ce pas une façon de dépassionner le débat ? »

4) La séance touchait à sa fin et nous n'avions lu que 4 pages. Ou bien nous continuions à avancer dans le dialogue, en sachant qu'on n'arriverait pas au bout, ou bien nous choissions pour les séances suivantes tel et tel passage, solution qui a été retenue par les présents.

CR séance 2

Notre premier texte « **Ne pas savoir et croire que l'on sait : la pire des ignorances** »(116e-118b) suscite d'assez vives réactions. En effet, Socrate fait distinguer à Alcibiade trois cas : celui qui sait, celui qui ne sait pas et le sait, celui qui ne sait pas et ne le sait pas en lui faisant prendre conscience que le troisième est le pire, car celui qui sait qu'il ne sait pas a tendance à s'en remettre aux personnes compétentes alors que celui qui ne sait pas mais croit savoir ne se pose aucune question et fait.

Croire savoir est une faute, morale de surcroît. Mais de quel savoir est-il question pour Socrate ? Y a-t-il véritablement dans le domaine éthique un savoir du bien et du mal auquel on pourrait se référer sans hésitation, ou bien ce savoir n'est-il pas évolutif, diversifié, et relatif ?

Cette analyse nous semble bien désuète mais peut-être est-elle nécessaire puisqu'elle permet de saisir que le problème principal que posent les prétentions d'Alcibiade à des fonctions politiques est qu'il pense détenir le savoir nécessaire et envisage d'agir en fonction.

Notre second texte (127e-130a) éclaire la connaissance dont il est véritablement question pour Socrate, la connaissance de soi, et interroge la possibilité de trouver une technique qui permette l'amélioration de soi qui en est l'objectif. Progressant lentement et de façon parfois déroutante pour nous, Socrate commence par établir que pour prendre soin de quelque chose il faut posséder l'art qui le permet : pour une chaussure, il faut être cordonnier, pour un pied, il faut être gymnaste. Analogie qui lui permet de nous conduire à l'idée que pour prendre soin de nous, il faut découvrir l'art qui le permettrait mais que cela ne se pourrait que si nous déterminons la nature du soi.

Le cordonnier connaît la chaussure, le gymnaste connaît le pied. Quel est le soi du souci de soi ? Par un procédé de réduction, Socrate distingue le soi du corps comme le sujet de l'instrument dont il fait usage. Et comme l'homme fait usage de son corps, on ne peut donc assimiler intégralement l'homme à son corps.

L'analogie selon laquelle le corps est à l'homme ce que la chaussure est au pied a bien du mal à passer.

CR séance 3

La 3ème séance a porté sur des passages empruntés aux pages titrées **L'homme c'est son âme** et **Interprétation du connais-toi toi même** qui ont successivement été lus.

1) Ces textes qui pourtant constituent l'essentiel du dialogue ont suscité avant tout des remarques négatives : « Je n'y ai rien compris »

« Platon ne définit pas ce dont il parle, l'« âme en particulier »

« Ce qu'il dit de la dégénérescence du corps vaut pour l'âme : cf Pascal : âme définie par ses qualités lesquelles comme celles du corps peuvent disparaître Pensée 123.

« Platon méprise le corps »

« Platon ne critique pas la pédérastie instituée (offrir son corps en échange de savoir) à laquelle ce texte renvoie »

« la comparaison de l'âme avec l'oeil n'éclaire rien. »

« Qu'est ce que cette vertu qu'il recommande à Alcibiade ? »

2) Pistes d'intelligibilité du texte :

- Le propos de Platon n'est pas dans ce passage d'évaluer la valeur respective du corps et de l'âme. Il est de nous faire prendre conscience qu'il y a en l'homme, en chaque homme, quelque chose qui ne se réduit pas à son corps : chacun expérimente qu'il peut agir sur lui-même, qu'il a ce pouvoir lequel est propre à l'homme (les animaux ne l'ont pas). C'est cela qu'il nomme l'âme, c'est cela qu'il désigne quand il parle de ce qui en l'homme a autorité sur le corps. Défaisons nous de ce qui en nous, hérité de la notion d'âme judéo chrétienne, vient faire obstacle à la compréhension de ce dont il s'agit ici. C'est à cela qu'il renvoie quand il dit que ce qu'est l'homme c'est son « âme ». Nous faisons l'expérience que alors que le corps perd ses qualités, nous avons la possibilité de progresser à d'autres plans : il y a quelque chose en moi qui transcende mon existence corporelle.

- L'injonction « Connais toi toi même » n'a pas de signification psychologique. Il s'agit de développer en nous ce qui est le plus digne d'être développé, ce propre qui transcende l'existence corporelle.

- La citation de Georges Seferis lue par Denise : « Si tu veux connaître ton âme, regarde l'âme d'un autre », est reçue comme éclairante : d'une part pour accéder à la connaissance de son âme, par la médiation du regard sur l'autre, même si cette approche relationnelle n'est pas platonicienne ; d'autre part pour mieux comprendre ce que Platon désigne par vertu : cette notion désignant chez les Grecs l'excellence et non telle ou telle qualité morale, nous tombons d'accord pour reconnaître que l'excellence de l'âme c'est dans l'autre que l'homme la perçoit, qu'il s'agisse des parents, des maîtres, des héros...

Ne perdons pas de vue que ce texte a une visée politique et non anthropologique : il réfléchit sur la question Comment faire pour avoir de bons gouvernants ? et non sur Comment concevoir la réalité humaine ? Craignant qu'Alcibiade ne soit perverti par l'adulation du peuple, Socrate l'invite à développer ce qui en lui est le plus digne d'être développé, « l'âme », cette capacité à agir sur lui-même dans le sens de l'excellence.

Jacqueline Crevel et Erik Laloy

Numérique et liberté.

Animé par Anne Marie et Alain avec Claude, Yves, Michel P, Michel E, Lionel, Jacky, Irène, Georgette, Marie Noelle.

Séance novembre : En préambule, au tour de table, on s'aperçoit que notre interrogation, numérique et liberté, est d'autant plus pressante que les marchands, les publicitaires et certains chercheurs ou philosophes (Michel Serres) n'arrêtent pas de nous promettre et de nous vanter cette liberté nouvelle, alors que si l'on gratte un peu, on s'aperçoit que nous sommes pistés à longueur de temps, à tel point que les compagnies d'assurance, dès que notre smartphone est ouvert, connaissent nos trajets, nos rythmes cardiaques au volant en particulier, et peuvent en tenir compte dans leur calcul de contrat...

Alors, qu'en est-il? Deux livres doivent nous éclairer. D'abord un essai philosophique un peu difficile, par ses références à la phénoménologie, mais qui ouvre à des questionnements et des perspectives intéressants : *L'Etre et l'écran* de Stéphane Vial.

Son point de vue n'est en rien platonicien, les êtres, les objets et les savoirs ne sont pas détachés de l'histoire, mais au contraire sont construits ou se construisent dans leur époque, avec ses connaissances et ses techniques spécifiques. Ce que confirme la recherche préhistorique qui montre que l'homme a évolué intellectuellement à mesure qu'il faisait évoluer ses outils et son langage (voir le texte de Dominique Bourg) à la fois du point de vue de l'inné mais aussi de l'acquis, de l'éducation. Ce que confirme aussi l'histoire de l'art qui montre que la perspective, d'abord technique par la chambre noire, puis géométrique, a transformé notre manière de percevoir l'espace et le monde (voir l'article sur David Hockney).

Il suffit de voir ainsi comment l'humain est passé de la culture orale à celle de l'écrit, puis de l'imprimé, avant celle de l'image.

Il semble donc évident que la révolution numérique (ordinateur+réseau) en cours joue elle aussi un rôle sur notre façon d'être et de percevoir le monde. Il s'agit donc d'en prendre conscience et de l'assumer, sans tomber dans l'adoration ou le rejet, tout aussi naïf. *Nous vivons depuis toujours dans une réalité augmentée*, écrit Vial, conditionnée par notre environnement technique et les techniques d'éducation et d'information qui évoluent aussi, et n'ont jamais été aussi puissantes. D'où une nouvelle génération d'humains, *natifs du numérique*, complètement construits par ce nouvel environnement, et avec qui il ne faudrait pas perdre nos liens. Autre sujet d'inquiétude, rien, sur Internet, ne peut être oublié... Mais il nous faut aussi reconnaître, au compte de la liberté à l'actif du numérique, que le fait d'avoir inscrit la norme html au domaine public a fait d'Internet un lieu public, partageable par beaucoup de monde sur la planète au même instant. En distinguant bien fonctionnement technique et fonctionnement social.

Séance décembre : Le point de départ de la séance est donné par un entrefilet de journal sur le remplacement des cours d'écriture cursive, bientôt dans les écoles finlandaises, par des cours de dactylographie, pour apprendre à bien se servir d'un clavier, ce qui est déjà le cas cette année dans 45 états unis sur 50 ! sans doute une mauvaise idée de limiter le rôle de l'écriture manuscrite, étant donné tout ce qu'elle permet (apprendre l'orthographe ou la syntaxe sans correcteur automatique, mémoriser, prendre en note même sans clavier...).

D'où l'idée qui reviendra souvent que le numérique peut augmenter notre liberté s'il est un ajout, un supplément à notre monde, pas s'il le réduit...

Quant au virtuel, il ne faut pas l'entendre au sens de ce qui n'existe pas, car il s'agit bien d'une réalité simulée mathématiquement qui s'ajoute à notre réalité quotidienne. Par exemple, le cyber espace est un espace numérique qui s'ajoute à notre espace quotidien, dans lequel nos courriels voyagent instantanément, se dupliquent instantanément, dans lequel nos avatars peuvent vivre une seconde vie.... Mais il est bien évident que se limiter à l'espace de l'écran réduit forcément notre liberté.

Nous revenons au texte de Vial concernant les caractéristiques de l'univers numérique qui s'intègre de plus en plus au nôtre, et qui est déjà celui de nos plus jeunes enfants, comme cette fillette dans un feuilleton qui, découvrant une bd avec son père, essaie d'agrandir et de faire défiler les cases avec ses doigts. D'où l'affirmation de Vial qu'il ne nous faut pas refuser le numérique au risque de se couper de la nouvelle génération.

Programme, interaction, virtuel au sens de réalité augmentée, faillibilité (plutôt que versatilité), liée aux erreurs inévitables dans l'écriture complexe des programmes. Reproductibilité instantanée (des codes comme des objets culturels : images, sons...), réversibilité, autodestructibilité, quasi magiques [thaumaturge]. Rapport instantané à autrui aussi. Accès à la fois simplifié et ludique permis par le design numérique.

D'où la conclusion maladroite de l'auteur qui définit notre condition numérique moderne comme une synthèse "d'humanisme et de machinisme". Il a raison s'il veut dire que dès l'origine, l'humanité a toujours été une humanité augmentée, qui perçoit et se construit d'abord par les outils qu'elle fabrique, en augmentant ainsi parfois sa liberté.

En théorie pourquoi pas, mais est-ce vrai pour autant dans la pratique quant à notre liberté vécue?

Troisième séance janvier 2015.

Qu'est-ce que la liberté ? Le tour de table prévu fait ressortir des pôles incontournables : qu'elle soit individuelle ou collective, la liberté est synonyme de capacité de refuser, mais aussi de choix éclairé (conscience, connaissance). Elle est solidaire de la volonté (qui peut accepter ou décider de se donner des contraintes), de la puissance d'agir et aussi du sens. La question des déterminismes donne lieu à un début de discussion : la liberté se réduit-elle au sentiment de liberté, à une illusion ? De même, autrui peut apparaître comme une limite à ma liberté ou, au contraire, comme sa

condition, la liberté de chacun étendant à l'infini celle de tous (ex : la liberté d'expression, justement, ce 9 janvier 2015). Mais ces deux débats devront se tenir dans un autre atelier...

Dans quelle mesure le numérique menace-t-il ou accroît-il la liberté ?

La thèse d'une disparition totale de la liberté, imputable au numérique est évoquée : pire que chez Orwell, chacun deviendrait « une abeille », un atome dans une machinerie aveugle et implacable ; imagination, œuvre d'art...seraient alors impensables.

A-t-on la possibilité de refuser le numérique ? De moins en moins. Le risque de marginalisation est important. Mais on peut refuser le tout-numérique. D'autre part, certains actes de la vie humaine lui échappent en partie (travail artisanal). Or certains sont fondamentaux (l'amour, la mort). Enfin, l'un d'entre nous insiste sur le fait que « les jeunes », qui nous semblent prisonniers du numérique, en réalité prennent du recul à son égard et ne croient pas, à part quelques illuminés, qu'ils vont « sauver le monde » grâce à lui. Ayons confiance dans la jeune génération éduquée !

Evoquons quelques unes de ces menaces (texte de Cédric Biagini notamment). Au premier chef, l'addiction. Steve Jobs l'a bien compris, qui en limite sévèrement l'accès à ses enfants. D'autres menaces sont bien présentes : la méconnaissance où nous sommes de l'usage qui est/sera fait de nos données et échanges ; l'externalisation du savoir : plus besoin de mémoriser, « tout » est sur la Toile (reproche déjà fait à l'écriture par Platon, cf *Phèdre*, 274c – 277a), la confusion entre information et connaissance, entre la connaissance disponible et l'accès à la connaissance, qui suppose une capacité de classement, de synthèse, de maîtrise (mais Excel ne développe-t-il pas notre esprit logique, justement ?), la perte de la capacité de concentration, de « l'esprit du livre », la perte du véritable sens du mot « ami »...

Mais, comme naguère l'électricité, **le numérique dispose d'atouts, potentiellement au service de la liberté**, individuelle et collective : accessibilité et gratuité (relatives il est vrai) de l'expression, possibilité accrue de partager idées et savoirs, capacité à rendre public instantanément un avis de mobilisation (printemps arabes, 7 janvier 2015 en France), donc accroissement de la puissance d'agir collective (toutefois, la mobilisation elle-même mobilise, non pas des clics, mais nos corps...).

A quelles conditions, dès lors, le numérique peut-il, au lieu d'asphyxier la liberté, la promouvoir ? Des choses qui peuvent paraître évidentes ne doivent pas être oubliées :

- Tester fréquemment sa non-addiction en limitant la durée quotidienne d'écran et en s'en passant périodiquement ;
- Disposer d'un minimum (?) de connaissances techniques permettant de faire obstacle à un usage non contrôlé de nos données (L. promet de nous apprendre) ;
- Etre conscient des dangers, pour soi et pour les autres ; sans aller jusqu'au rejet, stérile, développer son esprit critique précisément sur ce point.
- Savoir que les choix que nous faisons par ou travers le numérique, sous couleur d'être à chaque fois individuels, locaux ou seulement économiques (remplacer les policiers par des caméras...) ont toujours en réalité un sens social et politique. Comme pour l'automobile ou davantage encore, ce sont, à long terme, des choix de société.

Du numérique comme de l'argent, ne peut-on dire qu'il est *un bon serviteur et un mauvais maître* ?

AMS et AL, février 2015.

9 janvier 2015.

Il est 18 heures, ce 9 janvier 2015 lorsque nous nous retrouvons dans le hall de la Maison des Associations d'Hérouville Saint-Clair. Nous sommes sous le choc des assassinats de l'avant-veille à Charlie hebdo et ne connaissons pas vraiment le dénouement de la prise d'otages à la superette casher de Vincennes. Très émus, crayons levés, nous observons une minute de silence en hommage à toutes les victimes. Nous avons décidé de maintenir la séance de travail et l'assemblée générale : l'Atelier de Philosophie est un lieu de libre expression, de transmission de savoirs, de tolérance mutuelle dans les échanges. De tels lieux sont encore plus précieux dans la situation que nous vivons.

L'assemblée générale vivante et conviviale, avant la galette, a voté les bilans, d'activité et financier, puis remis en perspective les deux sujets choisis en octobre, et bien d'actualité :

Peut-on dépasser le nihilisme contemporain?

Quel danger y a t il confondre le mot et la chose?

Prochaines dates : le 6 mars, le 3 avril et le 29 mai.

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°35

Dix-huitième année – premier semestre 2014 2015



